LE JOURNAL SCOLAIRE
organe de l'école

J'exerce dans une ville possédant une seule école publique de garçons, à douze classes, plus une classe de perfectionnement — la mienne — comptant quinze élèves difficiles.

J'ai entrepris en octobre la rédaction d'un journal d'enfants — que nous appelons *Grandir* — et, après un trimestre de travail selon les techniques Freinet, je sais combien mes élèves, si différents les uns des autres par les âges, les niveaux et les aptitudes, sont égaux dans leur amour pour *leur journal*.

Mon intention déterminée des débuts était de limiter ce journal aux élèves et à leurs correspondants, soit un tirage mensuel de trente exemplaires. Tiraillé par les enfants eux-mêmes, (« Monsieur, pourquoi qu'on n'en vend pas, des journaux ?... On nous en achèterait, vous savez ?...), qu'animaient peut-être le démon mercantile de notre époque, mais certainement le désir de produire et de répandre leur œuvre, — j'ai dû consentir dès le quatrième numéro à leur laisser doubler le tirage. Trois jours après leur mise en circulation, les trente exemplaires en supplément s'avéraient bien insuffisants : et songez à mon nombre d'élèves (10 présents, 5 absents malades), à leur niveau social (familles pauvres, s'intéressant d'autant moins à l'école que leurs enfants, — des arriérés, — n'y font pas de prodiges), à ce quatrième numéro qui excluait tout effet de surprise, les familles ayant déjà feuilleté les trois premiers numéros parus !

Cet engouement des parents pour l'œuvre de leurs enfants n'est, réflexion faite, pas pour nous surprendre : il est naturel. Et peut-être aussi, inconsciemment, sont-ils séduits par la fraîcheur de la pensée enfantine, même malhabilement exprimée ; et qu'il leur est reposant, après la lecture assez peu réjouissante de leur grand quotidien habituel, de « changer de disque ». Ce sont là des explications. Mais il y a le fait.

Fait qui mérite d'être médité ; et j'en viens à une autre formule de journal scolaire : *Le journal, organe de l'école.*

Journal scolaire à la rédaction, à l'illustration et à l'impression duquel participeraient toutes les classes de mon école, auquel une ou deux fois par mois, chaque classe apporterait sa matière : texte ou dessin gravé. Journal qui, en plus, réserverait chaque mois une page à la vie de l'école, une à la vie locale, une aux anciens élèves, une aux œuvres et sociétés scolaires, une peut-être aussi aux maîtres et au directeur... Au total, 16 à 20 pages, comme mon journal de classe *Grandir*... Et voici notre journal, fort présentable sous une belle couverture, avec un titre original, et qui aurait des abonnés, je vous l'assure. Par l'expérience de ma propre classe, j'ai acquis la conviction qu'un tel journal pour-

rait sans « forcer » réaliser ses 400 abonnements dans notre ville.

Sur sa valeur éducative, je ne m'étends pas : sans être mise en doute, elle n'atteindrait d'ailleurs pas à celle du journal de classe. Mais ses buts seraient différents. Je songe au sentiment qu'ont souvent les familles — sentiment justifié d'ailleurs — que l'école est un monde inconnu d'elles : on voudrait les tenir à l'écart de la vie scolaire de leurs enfants qu'on ne réorganiserait pas l'école sur d'autres bases. Il y aurait beaucoup à parler là-dessus si tel était mon souci. Mais ce divorce entre le milieu et l'école n'est pas sans gêner l'éducateur : je n'en veux pour preuve que le nombre d'entre nous qui s'avisent de le rompre, au moins une ou deux fois l'an, par une fête artistique ou gymnique. C'est à ces heures — mais à ces heures seulement — que l'école vit pour le dehors, qu'elle rayonne, qu'elle est présente à l'esprit et aux cœurs des parents. Malheureusement, cette communion si féconde est de courte durée : deux jours dans l'année, c'est peu. Le journal, organe de l'école, serait peut-être un excellent moyen d'extérioriser cette vie un peu mystérieuse des enfants derrière nos murs, de combler le fossé, de rendre permanente cette communion.

Non seulement le journal se financerait aisément par lui-même, mais il donnerait une marge bénéficiaire importante, et qui deviendrait considérable si, comme il est fréquent, les collectivités communales assumaient la charge du matériel et du papier. Dans ce cas, il permettrait de venir substantiellement en aide aux œuvres scolaires et cet avantage est lui aussi fort appréciable.

Comment pourrait-on organiser la rédaction et le tirage d'un tel journal ? Pour les classes pratiquant déjà le texte libre et l'imprimerie, aucun travail supplémentaire, sauf à tirer une ou deux fois le mois de leur propre travail un plus grand nombre d'exemplaires, pour satisfaire à la fois à leur journal et au journal de l'école. Pour les autres classes, la gravure du lino peut être faite à peu près par tous, dans les heures de dessin ou de travail manuel ; les textes en rédaction ; il est nécessaire de former un groupe d'imprimeurs (une dizaine doit suffire, travaillant alternativement par équipes de deux une fois par semaine) et cinq correcteurs-metteurs en page, un par jour, opérant pendant les heures d'activités dirigées ou de travail manuel. Le tirage lui-même n'offre aucune difficulté : il peut être réalisé par n'importe quels élèves après quelques explications.

Notre école bénéficie en général d'une médiocrité de concurrence telle qu'on ne saurait lui appliquer la formule : « Qui n'avance plus, recule ». Cette quiétude ne doit toutefois pas constituer un encouragement à rester sur place : quelles que soient la valeur d'une forme qui a fait longtemps ses preuves et la tranquillité que donne la certitude de n'être pas dépassés, il faut aller de l'avant. Mais, parmi les innovations, toutes ne sont pas heureuses. *Le Journal, organe de l'école*, serait-il une nouveauté heureuse ? Je pose la question.

E. DE CALBIAC, Marmande.